

LE SIFFLET

Revue satirique de la petite presse lyonnaise.

« Moi, je suis pour les gens qui disent leur pensée. »

SOMMAIRE

La bohème lyonnaise. — *Le Journal de Guignol*. — *Le Journal de Gnafron*. — *Le Cocodès (Tintamarre lyonnais)*. — *La Tour Pitrat*. — *Le Père Coquard*. — *Le Toqué*.
Le Lyonnais, par M. Sixte Delorme, seul.

LA BOHÈME LYONNAISE

Un scandale trouble depuis cinq ou six mois les digestions d'une ville surprise à bon droit des succès d'une petite presse dont l'intervention de la police correctionnelle n'a pu réprimer ni l'audace ni la graveleuse licence.

Quelques honnêtes gens, pris de dégoût, ont eu l'intention d'élever la voix contre ce scandale effronté; mais, au moment d'entrer en lice, ils ont renoncé — qui les en blâma — à engager une lutte impossible contre des adversaires masqués. Tel, qui eût volontiers rompu une lance avec les fanfarons de basse littérature, a reculé devant une bouche où l'ennemi se dérobait sous un courageux silence. La presse (nous entendons la presse honorable) a répondu par un silence méprisant aux provocations de ces feuilles malpropres: la presse fit bien; car il ne lui convenait pas plus de parler de ces journaux, qu'il ne convient de s'entretenir des filles perdues dans les maisons respectables. Comme cependant l'impunité ne saurait être acquise à ces industries interlopes déguisées sous l'étiquette de la décentralisation, nous croyons faire notre devoir d'honnêtes gens en clouant à notre tour au pilori les créateurs d'une prostitution littéraire sans précédents dans les annales de la presse.

Nous ne parlerons pas de la vie privée de ces écrivains. Autorisés par leur exemple, nous pourrions y pratiquer des fouilles qui ne manqueraient pas d'une certaine saveur; mais il nous suffit de les étudier dans la pratique de leur petit commerce. Leur secret court les rues à l'heure qu'il est. Nul n'ignore qu'une gravure répandue à plusieurs milliers d'exemplaires a caricaturé plus ou moins fidèlement les traits de la rédaction de *Guignol*, où les pseudonymes élégants de *Coyne-mou*, *Claque-posse*, *Nizier-trafusoir* et *Gnafron* n'empêchent pas de reconnaître tout bas des noms que nous pourrions prononcer tout haut. Quelques-uns des individus désignés, poussant leurs courageux principes jusqu'à nier à grands cris toute participation à cette œuvre, nous nous contentons de prendre à partie MM. La Baume, Barrillot et Esprit, pères adoptifs du bâtard, que nous avons le droit de traduire à la barre de l'opinion publique.

Quant aux imitateurs de la littérature de *water-closet* inaugurée par le *Journal de Guignol*, nous les diviserons en deux classes: ceux qui allient la bêtise à la méchanceté, et ceux qui se contentent de la bêtise pure et simple. Le *Journal de Gnafron* et le *Cocodès* semblent appartenir à la première catégorie; nous croyons rester dans la stricte vérité en déclarant que la *Tour-Pitrat*, le *Père Coquard* et le

Toqué représentent la seconde avec une certaine distinction.

Afin d'être plus explicites, nous allons exercer contre chacune de ces feuilles le droit au sifflet, trop longtemps oublié. L'opinion publique, dont nous avons la prétention d'être le fidèle écho, nous soutient dans cette exécution, et il ne nous reste plus qu'à l'égayer de notre mieux en révélant certains secrets de coulisse qui jetteront une singulière lumière sur le tripotage clandestin que Lyon subit avec trop de patience, après s'y être étourdiement associé.

Nous devons, avant de commencer, une déclaration au public. Ennemis-nés de ces polémiques écœurantes où l'on n'a rien à gagner quand les adversaires n'ont rien à perdre, nous affirmons à nos lecteurs que le *Sifflet* n'aura qu'un seul numéro.

Et maintenant, à bas les masques!

LE JOURNAL DE GUIGNOL

Le personnage drôlatique dont MM. Barrillot et consorts ont emprunté le nom n'a jamais eu la prétention grotesque de se poser en moraliste. Raisonneur, bavard et doué d'une précieuse collection de menus vices, Guignol n'a guère usé sa trique qu'à des caresses intimes sur le dos de Gnafron ou de Cassandre. Il appartenait à ses hypocrites imitateurs d'affubler le polichinelle lyonnais d'un bonnet de prédicateur. Les drôlesses et les fripons, aussi bien que les innocents gandins, avaient droit à des pamphlétaires plus autorisés. Le peuple, qui se paie de mots, si pauvre qu'en soit l'orthographe, prit d'abord pour argent comptant les agaçantes protestations du petit journal à deux sous. Nous montrerons tout à l'heure comment ce champion de la morale s'acquitta de sa mission, et qui, du vice ou de la vertu, y trouva le plus de profit.

Nous allons parler d'abord de la fondation du *Journal de Guignol* et démontrer que la saine propagande à laquelle il s'est voué avec une si louable ardeur masquait tout simplement de misérables échecs d'amour-propre. Nous sommes obligés, pour l'intelligence de la chose, de rappeler que MM. Charnal et Barrillot représentèrent tout d'abord l'élément littéraire de cette publication, à laquelle se rallièrent avec empressement quelques fruits-secs du journalisme de province.

Qu'était-ce que M. Barrillot?

Les biographes ont négligé, on ne sait pourquoi, de nous faire connaître ce vigoureux satirique, que *La Mascarade humaine* — un fort volume, ma foi! — ne suffit pas à placer à la hauteur d'Auguste Barbier. — Auteur éconduit de quelques drames que les directeurs parisiens refusèrent sans tenir compte de la précieuse collaboration de M. Esprit, Barrillot cherchait pour ses vers un écoulement lucratif. A peu près au même moment, M. Charnal, autre dramaturge du même acabit, se voyait refuser au Grand-Théâtre de Lyon une comédie dont M. Harel, directeur des Folies-Dramatiques, s'était dès l'abord méfié. M. Harel avait le flair subtil, et le succès douteux des *Typographes*, chef-d'œuvre joué à son théâtre, ne l'empêcha pas de s'opposer à une nouvelle tentative. M. Charnal, qui s'appelait alors M. de

Charnal, rengaina les *Ecumeurs de Paris*, refusés en échange de la *Belle Epicière*. M. Raphaël Félix, ennemi juré du romantisme, imita ce fâcheux exemple et refusa l'œuvre inédite, dont la profondeur Shakespearienne l'effraya peut-être outre mesure.

Les incompris ont à se rencontrer une tendance inexplicable. Barrillot-Esprit et Charnal jurèrent de demander à la décentralisation la renommée qu'ils ambitionnaient. Le *Journal de Guignol* prit naissance et conquit d'emblée sur les bancs de la police correctionnelle la popularité qui lui manquait. M. Raphaël Félix, qu'on avait choisi pour victime, eut le mauvais goût de se rebiffer et de mettre son nom sous la protection des lois. C'était une mauvaise plaisanterie à laquelle il fut répondu par une facétie exquise: on nia l'allusion dont il se fâchait, puis, comme la 6^e chambre est de son naturel fort curieuse, on avoua crânement le délit en même temps qu'un petit pillage littéraire dont dame Décentralisation eut quelque peu le droit de rire. L'article incriminé était parisien de naissance, et tout au plus nos lyonnais l'avaient-ils dérangé un peu. M. Charnal, qui s'était déclaré bravement, s'acquitta du coup une notoriété à rendre jaloux Timothée Trimm; son portrait flamboya aux vitrines, cheveux et cravate au vent, et il eût fallu, on l'avouera, n'avoir pas dix sous dans sa poche pour se refuser l'image précieuse du fougueux auteur des *Typographes*.

Un des fruits-secs dont nous avons parlé plus haut vint s'ajouter à cette trinité sous le pseudonyme de *Claque-Posse*. Son compère Nizier-Trafusoir, avec lequel il avait fondé à Lyon nous ne savons quel journal décentralisateur qui vécut l'espace de cinq ou six numéros, le suivit en dissimulant de son mieux certains précédents littéraires qui cadreraient peu avec les allures du triqueur populaire. Un marquis obèse, un bas-bleu et le pharmacien Antifoirus complétèrent cette phalange héroïque, décidée à purger le territoire lyonnais des vices rongeurs qui le souillent. Chacun se mit vaillamment à l'œuvre, et notre population, convertie par le plaidoyer de ces austères avocats, donna bientôt à la France entière l'exemple des vertus que ces messieurs pratiquent, nous aimons à le croire, avec une ardeur proportionnée à l'énergie de leurs déclamations.

Il est bien vrai que là encore l'intérêt personnel montrait l'oreille pour peu qu'on allât au fond des choses. M. *Claque-Posse*, par exemple, avait sollicité de la direction Raphaël Félix le titre de correspondant d'un journal de théâtre. Cette demande ayant été repoussée, *Claque-Posse* jura, toujours dans l'intérêt général, de tirer une vengeance éclatante de l'ennemi commun. Celui-ci, que l'opinion publique battait en brèche depuis plusieurs mois, ne sut pas éviter le piège et laissa ses adversaires se populariser à ses dépens. On connaît l'issue de cette lutte, dont le bénéfice fut hardiment confisqué par les opposants de la dernière heure. M. Delestang, homme d'une courtoisie incontestée, profita bien vite de la leçon, en accordant à l'athlète *Claque-Posse* les faveurs qu'il désirait; ce qui permit au *Journal de Guignol* d'afficher son mépris pour les entrées gratuites, dont il jouit sournoisement dans la personne de son rédacteur M. F.

Après avoir rendu justice à l'indépendance de *Guignol* et à ses intentions généreuses, nous devons au lecteur un

aperçu de la littérature gauloise qui commence à faire école dans les lettres lyonnaises.

Ces messieurs, tenant à prouver les ressources de l'esprit local, bornèrent aux frontières de Venissieux le champ qu'ils devaient moissonner. Cette commune devint la pépinière de leurs nouvelles à la main, et si ample y fut la moisson de sel attique, que leurs concurrents du *Gnafron*, du *Cocodès*, voire même de la *Tour-Pitrat*, s'empressèrent de glaner sur leurs pas quelques anecdotes de haute senteur. Nous pourrions en citer un certain nombre; mais elles ont écœuré trop de gens pour que nous osions les reproduire. — Et voilà ce que ces gaillards ont le front d'appeler la DÉCENTRALISATION LITTÉRAIRE !

Disons cependant que leur esprit fécond eut d'autres ressources; ils inventèrent le *Camée Lyonnais*, dans lequel s'encadrèrent tour à tour les physionomies bouffonnes ou hideuses des filles de joie et des fripons. La veine était heureuse, et l'exploitation eut les rieurs de son côté aussi longtemps que ce petit scandale n'atteignit que des gens tarés. Par malheur, le succès les grisa; les honnêtes gens eurent leur tour, non plus à titre de héros de satire, mais comme victimes de pamphlets méprisables ingénieusement rédigés. Les épithètes infamantes s'entassaient à qui mieux mieux dans ces portraits de fantaisie abrités d'un pseudonyme, tandis qu'à voix basse circulait dans la foule le nom de l'original supposé. Le procédé était commode, et ces messieurs l'eussent pratiqué impunément sans de fâcheuses étourderies. Nos champions de la vertu se virent condamner comme diffamateurs; ce qui leur parut, le croirait-on? un flagrant outrage à la logique.

Nous ne quitterons pas le *Don Quichotte* lyonnais sans dire quelques mots de sa critique théâtrale. Nous avons énuméré tout à l'heure les garanties d'indépendance qu'offrait à ses lecteurs le *Journal de Guignol*; nous citerons comme échantillon de son impartialité un fragment de critique littéraire emprunté au numéro du 30 avril et relatif aux *Vieux Garçons*, de Sardou.

Nous citons textuellement :

« Quant à la nouvelle tarte à la crème du pâtissier Sardou, c'est assez bien réussi : avec un certain piment pour les vieux libertins; les bourgeois aussi s'en lèchent les doigts. Il y a une scène scabreuse, celle du tête-à-tête, et ce pendant une conclusion irréprochable, semblable à celle des *Jocrisses de l'Amour* : — Mariez-vous. Comme ce monsieur Sardou est spirituel ! disent les commères qui ont des filles à... placer.

« M. Sardou est bien plus habile, lui ! il a su se faire de bonnes rentes d'abord, ce qui n'est pas à dédaigner... Il est vrai qu'il se garde bien d'élever le niveau du théâtre. Le genre humanitaire lui échappe; d'ailleurs Sardou le dédaigne. Après Corneille et la tragédie héroïque; après Hugo, Dumas et l'école romantique, l'auteur des *Pattes de mouche* est venu est s'est fait : rieniste ! Admirez !

« Non, vrai; mais c'est trop fort pour un homme seul, parole d'honneur !

« Pour nous qui avons grandement tort, nous déclarons que nous avons assez de cette littérature table-de-nuit et genre alcôve, et nous croyons que l'écrivain a pour mission de se préoccuper d'autre chose que de montrer à son public une demoiselle qui dit adorablement à un vieil édenté lui livrant assaut : « C'est comme la rose; qui s'y frotte s'y pique ! »

« C'est bien intéressant, ma foi !

« Les auteurs dramatiques de nos jours sont donc empaillés qu'ils ne soupçonnent rien de toutes les grandes choses en germe de toutes parts ?

« M. Sardou est pourtant spirite.

« Les esprits devraient mieux le conseiller.

« Mais peut-être errent-ils dans l'air ambiant. C'est son excuse. »

Le dialogue de Sardou qualifié de « littérature table-de-nuit et genre alcôve » par le moniteur de Venissieux, n'est-ce pas le sublime du genre ? Comment qualifier après cela le style de *Guignol* et de ses confrères ? — C'est du dernier bouffon !

Nous pourrions, par d'autres citations, démontrer que ces maîtres critiques se sont lancés en casse-cou dans un métier qu'ils ont négligé d'apprendre. C'est là l'explication, sinon l'excuse, de leur aplomb imperturbable. Du reste, ces choses-là ne se discutent pas; les gens d'esprit se contentent d'en rire, laissant ces pauvres aristarques se gorger de l'admiration des gens assez sots pour adopter sans contrôle des opinions aussi outrecuidantes. Le nombre en est heureusement limité, et le succès que *Guignol* doit à son jargon ne troublera probablement pas le sommeil des auteurs parisiens, si vertement morigénés par nos terribles décentralisateurs.

LE JOURNAL DE GNAFRON

Écoutez maintenant le rival de *Guignol*, organe des colères de M. de Charnal, triste imitateur de ces platitudes à deux sous, débiter à la foule un petit boniment à faire crever de rire Alceste lui-même :

« Ching ! boum ! boum !
« Enterrons le passé ! exhumons l'avenir !
« Assez longtemps Lyon, comme les autres villes de France, a été odieusement exploité par la capitale.
« Instruits de nos droits, nous voulons aujourd'hui que cet état de choses cesse.
« Paris n'est bon qu'à confisquer tout ce que les arts, les lettres et les sciences produisent, du nord au midi; Paris suce le sang des provinces, et leur enlève leurs forces vives, leurs jeunes intelligences et leurs aspirations grandioses, pour après ne rendre que des cadavres amaigris par le désespoir.
« Lyonnais, revendiquons enfin notre place au soleil ! »

Que vous semble de cette période ?

« Exhumons l'avenir » nous paraît fort; « exhumons l'avenir » nous paraît même très-fort.

Pauvre Gnafron ! Paris lui a « sucé le sang, » pour après ne rendre (joli style !) qu'un cadavre amaigri par le désespoir ! — Triste ! triste !

Nous poursuivons la citation :

« O la plus vantarde des cités, forte en blagues et poitrine à l'action, à qui donc penses-tu en imposer encore ?
« Est-ce que le soleil ne déjeune pas chaque matin de tes réputations de contrebande, oubliées aussitôt qu'éclosées ?
« Tu as exploité la France et l'Europe, tu t'es moqué du monde entier; aujourd'hui le monde entier est en droit de te siffler.
« La fée de l'art, je l'affirme, est funeste par le temps qui court, sa baguette évoque des merveilles qui sont des mensonges (?) Ce n'est pas que la France, et ce serait lui faire injure que de le croire, manque de génies sublimes. Il en naît et il s'en forme tous les jours, qui seraient capables de pousser son lustre aussi loin que l'ont fait Corneille, Molière, Voltaire et Beaumarchais; mais je le demande, Corneille, entr'autres, aurait-il fait tant de chefs-d'œuvre, si un monopole, tel qu'il règne aujourd'hui sur le théâtre, en avait exclu ses commencements ?
« Ah ! tout fait défaut aux plumes vingtenaires qui osent aborder la carrière des lettres !
« Où est l'art ? où est la morale aujourd'hui ?
« Qu'est devenue la littérature en France depuis quinze ans ? »

Ce qu'est devenue la littérature, nous allons vous le dire : elle s'est réfugiée dans les colonnes du *Journal de Gnafron*, dont le génie vingtenaire de M. Charnal pousse le lustre à des hauteurs inusitées depuis Corneille.

Quant à la morale, nous sommes un peu étonnés que Gnafron demande où elle est. Puisque la devise du grolleur des lettres est VERTU ET DÉCENTRALISATION, nous ne comprenons pas plus la décentralisation que la vertu sans décentralisation. Gnafron a le monopole de l'une et de l'autre; il doit savoir mieux que personne où réside la morale contemporaine.

Écoutez maintenant les conclusions :

« Littérateurs et artistes ! je vous le dis, moi, il n'y a que pour vous tous que dehors de Paris. » (Joli style !)
« Le moyen ?
« LA DÉCENTRALISATION ! »

Décidément, Gnafron n'en démord pas : la décentralisation ou la mort !

« Paris, c'est le Minotaure.
« Cependant la victoire que Paris a remportée d'abord sur nous; nous pouvons, à notre tour, la remporter sur lui.
« La décentralisation, vous dis-je, tout est là ! »

Turlututu !

« Autour de ce foyer de gangrène qu'on nomme Paris, ne se pressent-ils pas (peste ! de l'orthographe, à preuve) des hommes au sang chaud, aux muscles puissants ? Les pensionnaires de Rossignol-Rollin, parbleu !
« Ils sont forts, ils sont croyants ! »

Le fait est que s'ils sont forts, ce n'est pas en orthographe, en supposant qu'ils écrivent aussi bien que Gnafron : maigre, décharnal..., pardon ! décharné..., a été chercher dehors de Paris sa place au soleil.

« Eh bien, que la province balance donc Paris d'un sement de ses épaules larges, et l'on oubliera Paris, on oublie tout ce qui tombe ! »

Bravo ! qu'on se le dise ! Balançons Paris d'un sement de nos larges épaules. Paris n'a qu'à se décharner.

On voit que M. Charnal a la rancune persistante; l'a rendu maigre, et c'est grand dommage, car il procède généralement de la maigreur physique à la maigreur intellectuelle.

Abondance de citations ne pouvant nuire qu'à la prose pittoresque du *Journal de Gnafron*, recommandons ce petit alinéa, détaché de sa place dans le théâtre du 8 octobre :

« Quant aux *Célestins*, tant que l'on y représentera les *faiseurs ou casse-cous dramatiques* parisiens, nous nous abstiendrons d'en parler, et nous engagerons le public à nous seconder dans nos efforts décentralisateurs, c'est-à-dire, à garder son argent. »

Cette fois, il n'y a pas de sous-entendu; il est évident qu'aussi longtemps qu'en ne jouera pas aux *Célestins* les chefs-d'œuvre de M. Charnal, méconnus par les parisiens, le public commettra une sottise en ne donnant pas son argent. Mais rassurons-nous : s'il faut en certaines indiscretions, un drame de M. Charnal aborderait avant peu la rampe lyonnaise. Décentralisateurs, ne vous inquiétez pas ! Le jour s'approche où Paris sera balancé; apprenez vos larges épaules ! Et vous, critiques du grand format, brochez vos adjectifs les plus flamboyants en l'honneur du maître qui vient déblayer la scène lyonnaise des faiseurs et des casse-cous parisiens !

Parlons sérieusement.

Qu'est-ce que votre prétendue décentralisation ? A quels imbéciles croyez-vous imposer avec vos phrases sonores et creuses ? Sommes-nous gens à nous payer de mots, public, auditeurs bénévoles de vos pitoyables sornettes ? Ce qu'est la décentralisation, nous vous le dirons une fois pour toutes : C'est le mot des impuissants, — comme vous, — des incompris à l'âme jaillissante et des aboyeurs de carrefour, grisés par une popularité de mauvais aloi. Ah !

Messieurs, votre orgueil ose s'afficher de la sorte ! Et que si des hasards improbables vous ouvraient là-bas une porte, vous voleriez vers ce Paris que vous regardez avec le dédain du renard de la fable, en plantant là sans aucun regret votre formule et vos théories. Pour décentraliser, sachez-le, il faut une autorité et un talent que nous vous dénonçons, et pour cause. Le jour où vous renoncerez à vos anecdotes malpropres et à vos pamphlets intimes, accommodés dans un patois grossier, le public vous oubliera, et vous verrez alors ce que pèse votre littérature provinciale, réduite à l'exploitation pure et simple de votre fameuse devise !

Avant de passer à l'examen du journal le *Cocodès*, nous recommandons au lecteur un précieux entre-filet contenu dans le *Gnafron*, du 8 octobre.

Voici la chose :

« Des attaques pleuvent de tous côtés contre *Guignol* ; elles sont à la fois marquées au triple coin de la lâcheté, de l'infamie et de l'ingratitude.

« Oui, il y a lâcheté à donner le coup de pied de l'âne au cadavre du lion !

« Oui, il y a infamie à épouser la cause des misérables coquins de toute sorte que la popularité de *Guignol* a fait trembler un moment !

« Oui, il y a ingratitude à jeter la pierre au journal dont le 4^{me} numéro a purgé Lyon d'un exploiteur !

« Est-ce que les 12 premiers numéros du *Guignol*, les seuls que le héros triqueur ait avoués, ne vivront pas éternellement !

« *Gnafron* et son confrère le *Toqué* ont dû, pour des motifs sérieux, attaquer une spéculation posthume, mais *Gnafron*, pour sa part, n'a pas cessé de rendre hommage à la gloire de l'illustre défunt ! »

Qu'ajouter à cette oraison funèbre ? Comment souligner cette platitude ? « Infamie ! ingratitude ! lâcheté ! » et le cadavre du lion ! et la « gloire éternelle de l'illustre défunt ! » — O comédie !

LE COCODÈS

JOURNAL DES IMB'CILÉS.

Nous serons brefs à l'endroit du *Cocodès*. Le public en a fait justice, et nous n'en aurions pas dit un mot sans la résurrection momentanée de cette feuille.

Chacun sait qu'une honorable association s'est vue l'objet d'une attaque triviale de la part du *Cocodès*, qui, sous la menace de poursuites, écrivit la chose qu'on va lire :

A LA SOCIÉTÉ LYONNAISE DE CRÉDIT.

RÉPARATION PUBLIQUE D'HONNEUR.

« Les hommes qui se sont crus attaqués, malheureusement, dans notre journal, sont depuis longtemps assez haut placés d'honneur et de réputation pour qu'un seul mot aventureux puisse seulement faire planer sur eux le plus léger soupçon.

« Aussi n'est-ce point seulement à MM. les Administrateurs que nous adressons ces excuses dans notre journal, mais à la Société tout entière.

« L'acte d'erreur a été public, que l'acte de justice soit public. « Et d'abord qu'il soit flétri le lâche qui, sous un nom d'emprunt, a écrit cet article.

« Qu'il l'entende bien, le malheureux, qui, à cette heure, ricane et tremble comme un homme qui a commis une mauvaise action.

« Il a le privilège de l'anonyme et il se repose dans sa lâcheté, n'ayant eu qu'un vil pseudonyme à apposer au bas de son crime.

« Heureusement, jalousie ou ridicule, son but est manqué. Au lieu d'un sourire général, il n'y a eu qu'un cri universel de protestation contre cet acte infâme que nous renions.

« Hommes honorables et puissants qui êtes à la tête de cette Société, ne dérogez pas de votre vie de justice, faites la part d'une erreur, faites fi d'une odieuse perfidie, dont nous avons été les premières victimes, par votre silence et par votre mépris, comme nous le faisons par l'excuse envers vous et la flétrissure contre l'infâme qui a déshonoré notre journal. Soyez en sûrs, on vous approuvera, vous n'en serez que plus glorieux encore, et votre Société que plus recommandée, s'il est possible ; vous aurez prouvé une fois de plus qu'il y a chez vous l'intelligence des choses et la grandeur des procédés, ces deux qualités si rares chez les autres et si communes pourtant par-

« mi les membres de l'Administration de la Société lyonnaise. »

« Et à présent, encore une fois, hommes illustres qui vous êtes crus attaqués par nous, nous vous en supplions, au nom de ces grands principes de fraternité dont vous avez donné l'exemple jusque-là, ne soyez point sourds à la prière de malheureux que vous allez plonger dans une ruine complète. Ils sont faibles, eux, ils ne peuvent pas vous résister.

« Hommes de cœur, dont s'honore à juste titre notre ville, laissez-vous toucher par leurs larmes. Ils n'ont aucune part au crime que vous leur imputez ; leur aveuglement, leur ignorance d'une seconde ne sont déjà que trop punis.

« Le plus beau témoignage de la puissance, vous le savez, c'est le pardon ! — Accordez-le donc, vous en serez récompensés par des cœurs désormais reconnaissants qui battront pour vous.

« Votre Société recevra ainsi, aux yeux de tous, la plus belle sanction, celle du mépris des injures et de la magnanimité, ces deux vertus des forts.

« LA RÉDACTION ENTIÈRE. »

Et peu après, qui le croirait ? l'auteur de l'article incriminé apposait son nom au bas du *Tintamarre lyonnais*, fils direct du *Cocodès*, et qui, d'ailleurs, est mort étouffé dans la boue où il s'est vautré.

Ceci défie tout commentaire !

Après ce triste coup d'œil sur la littérature malfaisante, nous passons avec plaisir à la critique plus anodine des petits journaux purement... littéraires. Ils sont quatre, — c'est bien suffisant, — pas méchants du reste et parfaitement dépourvus d'esprit, d'idées et de style. Le premier en date est

LA TOUR-PITRAT.

S'il faut en croire le journal lui-même, quatre idiots présidèrent à sa fondation. Cet aveu, dépouillé d'artifice, nous prédispose à l'indulgence, et nous ne pouvons que féliciter sincèrement les quatre mousquetaires de l'idiotisme du travail surhumain qu'ils s'imposent ; à lire la *Tour-Pitrat*, on les croirait au moins douze. Cette collaboration féconde est tempérée par celle d'un homme de quelque talent qui détonne dans ce quatuor.

Ce qui nous plaît dans la *Tour-Pitrat*, c'est l'absence complète de toute manifestation décentralisatrice. Ce journal se contente de vivre de son esprit, et nous voudrions pouvoir lui souhaiter de longs jours !...

La *Tour-Pitrat*, dont les intentions sont excellentes, se donne le luxe d'un tirage multicolore. A défaut d'esprit, cette feuille a de la couleur ; — pour deux sous, que voulez-vous de plus ?

LE PÈRE COQUARD

Nous sommes vraiment désolés de faire de la peine à ce vieillard cacochyme, mais notre programme nous y oblige. L'apparition de ce brave homme nous ayant vivement intrigués, nous nous sommes livrés à des recherches minutieuses pour découvrir son état civil. Il paraît que le père Coquard est tout simplement un vieux professeur d'arithmétique hors d'emploi. La décrépitude qui lui valut sa mise en retraite ne l'empêche pas d'utiliser ses loisirs à l'instruction heureusement aussi peu obligatoire que gratuite des bonnes d'enfants et des militaires.

Le père Coquard ouvre ses colonnes à des problèmes de ce genre :

PROBLÈME ENVOYÉ PAR M. REIGNIER.

« Deux amis que nous appellerons Pierre et Paul, voulant dîner ensemble à frais communs, apportent, le premier cinq plats et le second trois plats. Survient un troisième ami, qui propose de dîner tous ensemble en promettant de payer son écot en argent ; après le dîner il donne huit francs pour sa part.

« On demande comment les deux premiers doivent se partager cette somme ?

ENIGME. 3200 110, 20000 200

« Quelle est la femme qui a pu dire à son fils :
« Votre père était mon père ; votre grand-père était mon mari ;
« vous êtes mon fils et je suis votre sœur ?

PROBLÈME PROPOSÉ PAR M. REMARD.

« Comment faire pour diviser en deux parties égales un baril de 8 litres, étant obligé de se servir de deux mesures, l'une contenant 5 litres, et l'autre 3 ?

« Nous nommons le baril de 8 litres A ; la mesure de 5 litres B, et celle de 3 litres C.

AUTRE PROBLÈME PROPOSÉ PAR M. GUD..., J.

« Un jardinier ayant à planter un carré de tulipes, il lui manque 24 oignons. Il enleva un rang et il lui en resta 13.

« On demande combien il avait d'oignons, compris les 13 qui lui sont restés ?

« Nota. — Ce problème doit être cherché sous formule algébrique et par une loi générale qu'on devra préciser en peu de mots.

« Le Concours en prose et en vers, sur le mot Somme, sera fermé mardi prochain. »

A quand la distribution des prix, papa Coquard ?

Un auvergnat consulté sur les rédacteurs de cette feuille invalide, répondit :

— Y che valent !

Ajoutons que le père Coquard cultive aussi les arts d'agrément. Il imite, à s'en lécher les doigts, le chant du rossignol.

Voici ce que nous trouvons dans son numéro du 28 septembre :

LA CHANSON DU ROSSIGNOL.

« tiàù, tiàù, tiàù, tiàù
« spe tiù z'qua
« quorror pipi
« tiù, tiù, tiù, tiù, tiù
« quitiù, quitiù, quitiù, quitiù
« z quò, z quò, z quò, z quò
« zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi
« quorror tiù, z'quor, pipi, qui. »

Père Coquard, voulez-vous un conseil ? Allez à la campagne, montez sur un arbre et exécutez plusieurs douzaines de fois cette mélodie ; on vous encagera avec de l'eau claire et du mouroin, et vous pourrez vous livrer en paix à la solution de vos problèmes.

Vieille bête, va !

LE TOQUÉ

JOURNAL DES SONGE-CREUX.

La manie décentralisatrice a atteint, dans la rédaction du *Toqué*, son maximum d'intensité. Messieurs Alcofribas, Giltocado, Ducizay Debeaucy et Cie n'ont pas eu, comme leur confrère du *Gnafron*, le malheur de voir confisquer leurs aspirations grandioses par le Minotaure ; mais pour être impersonnelle, leur conviction n'en est pas moins profonde. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de se formuler un peu vaguement. Voici, par exemple, comment ces Messieurs définissent leur opinion littéraire au début d'un flamboyant prospectus :

« Notre opinion n'est point hésitante : elle n'est ni extrême ni de juste milieu ; pour lui donner une dénomination exacte, il faudrait dire qu'elle est ELLE. »

Voilà qui est limpide !

Quant à leur mission, ce n'est guère moins qu'un apostolat :

« Nous venons faire la guerre aux vices et aux ridicules dont l'humanité, malheureusement, fourmille.

« Qu'on le sache une fois pour toutes. »

Encore les vices ! les vices toujours !

Ces apôtres, du reste, se résignent d'avance. Ils savent que la persécution les attend, et marchent de pied ferme au martyre. Ecoutez plutôt :

« Quelle est l'opinion, du reste, qui, se posant au jour, ne trouve pas en face deux ou trois systèmes différents prêts à lui frapper au visage ? »

Cette réflexion laisse peu à désirer quant au fond. Pour la forme, c'est une autre affaire. Mais ne nous étonnons pas pour si peu : la lecture assidue du *Toqué* nous en montrerait bien d'autres.

« Du reste, — ajoutent ces messieurs, — il est des écarts d'imagination qu'il faut éviter ; on a le tort extrême, dans notre époque, de croire que tout est perdu moralement ; il y a des messieurs qui se lamentent, d'autres qui crient. Erreur profonde. A force de répéter que tout est corrompu, vous finiriez par le faire croire. »

Tant de sagesse nous ravit et nous fait espérer que le *Toqué* saura éviter les écarts de son imagination. Quant aux messieurs qui se lamentent, ce sont de faux bonshommes que le *Toqué* a le tort extrême de prendre au sérieux. *Toqué*, mon ami, vous gobez un peu trop M. Charnal ; il n'est pas jusqu'à son pathos que vous n'imitiez sans le vouloir :

« Cependant, ces leçons énergiques, ces puissants rayons de lumière que, d'époque en époque, de puissants génies projettent sur le monde, s'ils ne sont pas d'une efficacité immédiate, n'en épurent pas moins l'humanité, et, malgré les opinions contraires, la société, dans ce sens, marche en progressant. »

Ouf !

Si nous n'avons la berlue, les puissants génies c'est vous... et les puissants rayons de lumière ne seraient-ils pas vos éblouissants solécismes ?

Le *Toqué*, d'ailleurs, — ne vous y trompez pas, — n'est ni plus ni moins qu'un philosophe. Ses fondateurs ont soin de nous l'apprendre :

« Sous le personnage bizarre du *Toqué*, nous avons caché l'homme qui croit encore, chose rare aujourd'hui, et qui, en attaquant le mal, se souvient que le meilleur moyen pour le détruire, c'est encore de glorifier hautement le bien. »

On se demande pourquoi, avec des idées semblables, le *Toqué* ne se fait pas trappiste. Voici sa réponse :

« Depuis longtemps déjà le besoin d'une presse spirituelle, humoristique et légère se faisait sentir à Lyon. Nos compatriotes n'avaient, pour charmer leurs loisirs, que la prose fade des grands journaux politiques de toutes couleurs. Nous n'en désignons aucun pour n'éveiller aucune susceptibilité et ne nous aliéner aucune sympathie. Pour faire preuve également de modération et d'indulgence, nous accorderons à toutes les feuilles timbrées de notre ville et à leurs rédacteurs le sérieux nécessaire pour l'accomplissement de leur mission, mais quant à leur esprit, il nous faudra, dès aujourd'hui, réserver notre opinion à ce sujet, en les prévenant toutefois, et nos lecteurs avec eux, que, s'ils sont condamnés, ils pourront invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes. »

C'est convenu. Avant l'apparition du *Toqué*, l'intelligence des Lyonnais était dans le marasme. Il était donné à ce bienheureux journal de nous révéler le secret de la presse spirituelle, humoristique et légère, tout en nous faisant sentir la fadeur de nos grands journaux, qu'il ne veut pas désigner (!!) par respect pour leur susceptibilité.

Mon cher *Toqué*, c'est trop d'indulgence : il faut les nommer. Nous allons faire violence à votre modération. Ces grands journaux ne sont autres, si nous devinons juste, que le *Salut public*, le *Courrier de Lyon* et le *Progrès*. Est-ce bien cela ?

Fort courtois dans sa polémique, le philosophe porte-

lumière se hâte de rassurer ses grands confrères, menacés dans leur existence.

« Que nos aînés se rassurent, dit-il ; le *Toqué* n'a nullement l'intention de leur enlever leurs abonnés, et il a de bonnes raisons pour cela, car il n'est (les nombreuses lettres que nous avons reçues en font foi) ni somnifère ni bêtifiant. »

Ah ! pour le coup, c'est trop de modestie ! — Comment ! c'est sur la foi de nombreuses lettres que vous consentez à vous rendre justice ?... Sans ces bienheureux correspondants, le *Toqué* se croirait encore, qui sait ? bêtifiant et somnifère. Dieu soit loué, le voilà content !

Revenons à la décentralisation, toquade par excellence de nos lumineux toqués. Voici quelques fragments de leur dernier manifeste :

« Nous croyons pouvoir dire, sans crainte d'en recevoir un démenti, que la province, comme Paris, possède des esprits intelligents. »

Vous remarquerez, Messieurs, que nous n'en doutons plus.

« Donc pourquoi Lyon comme Paris ne fournirait-il pas son contingent de productions littéraires ?
« Jusqu'à ce jour, la capitale par excellence a pu le supposer ; mais aujourd'hui que le progrès donne un démenti formel aux prétentions (quelles prétentions ?) nous levons le drapeau de la décentralisation littéraire et artistique ; nous le levons, oui ! et nous croyons qu'aucune puissance humaine ne serait assez forte pour arracher des mains du progrès le drapeau dont il se fait un bouclier contre les fourches caudines de l'exploitation. »

Cette métaphore nous plaît. « Le progrès tenant dans ses mains un drapeau dont il se fait un bouclier contre les fourches caudines de l'exploitation, » cela a bon air, c'est ronflant. Malheureusement, il devient évident pour nous que ces Messieurs ne connaissent pas mieux l'histoire romaine que la syntaxe. Vous nous paraissez croire, chers élèves, que les Fourches Caudines sont des instruments façonnés comme le trident de Neptune. Il n'en est rien ; ces Fourches-là ne sont pas le moins du monde des fourches. Les Fourches Caudines étaient des gorges profondes où les Samnites, sous la conduite de Pontius Herennius, attirèrent l'armée romaine, qu'ils eurent la générosité ou l'imprudence de ne pas anéantir (absolument comme vous l'avez fait avec vos grands confrères). — Le croiriez-vous, Messieurs ! les Romains ne songèrent pas un instant à se faire des boucliers de leurs drapeaux contre ces Fourches menaçantes. Il est juste d'ajouter qu'ils n'avaient pas en mains le drapeau de la décentralisation.

Avec ça, c'est dégoûtant : il faut tout vous apprendre !

Continuons nos citations :

« Décentralisation !...
« Que signifie ce mot ?
« De prime abord il paraît vide de sens. — (Parfaitement.)
« Erreur ! — (Ah ! c'est différent.)
« Si ce mot est incompris, c'est parce qu'il est nouveau.
« Nous devons dire ce qu'il signifie.
« La décentralisation, c'est l'âme de l'intelligence ; elle est à l'intelligence ce que la prière est à l'homme, elle l'avive en lui donnant la force et le courage.
« La décentralisation, c'est l'intelligence en plein rapport vivant par elle et pour l'humanité tout entière.
« La décentralisation, en un mot, c'est la fraternité des beaux-arts ; nous sommes décentralisateurs. »

Comprenez-vous ? — Non. — Ni nous non plus.

Qu'est-ce que l'âme de l'intelligence ? et que signifie ce charabia déclamatoire ?

Vous êtes décentralisateurs, c'est incontestable ; vous voulez initier Lyon au culte des lettres et à la fraternité des beaux-arts : c'est beau, c'est noble, c'est généreux. Toute-

fois, acceptez un conseil. Il existe quelque part dans la ville un vaste établissement où l'on ne parle guère de décentralisation, mais où, en revanche, on enseigne la ponctuation, l'orthographe et l'histoire romaine. Allez-y dès demain, munissez-vous de quelques-uns de vos articles, du *Lyon nouveau*, par exemple, et faites-y compter les virgules ; ce sera du temps bien employé. Mettez à profit l'occasion pour faire repasser à l'élève Debeaucy la règle des participes, qu'il a oublié d'apprendre avant d'écrire sa brochure sur les théâtres subventionnés. Dans une dizaine d'années, tout ira pour le mieux ; vous déterrez votre bon vieux drapeau de Tolède et vous le brandirez sur vos têtes avec une vigueur égale à celle de M. Debeaucy agitant son opuscule au balcon du Grand-Théâtre dans la mémorable soirée du 1^{er} septembre.

Mais jusque-là, pour l'amour de Dieu, laissez-nous tranquilles !



CONCLUSION

De tout cela, que faut-il déduire ? Nous laissons au bon sens public le soin d'achever notre pensée et d'apprécier le mobile qui nous pousse à dire la vérité. Elle va soulever bien des colères ; mais si cet unique numéro d'un journal improvisé a porté juste, nous nous tiendrons pour satisfaits. La presse parisienne, dont la bienveillance est facile à surprendre, a donné à cette littérature de carrefour un encouragement immérité. Il est temps que lumière se fasse et que l'opinion publique cesse d'être étouffée dans ses légitimes protestations.

POST-SCRIPTUM

Vient de paraître :

LE LYONNAIS

PAR M. SIXTE DELORME seul.

Le besoin de ce journal se faisait vivement sentir... pour M. Delorme. Sa principale originalité consiste dans la répétition du nom de M. Sixte au bas de chacun des articles.

On voit que si l'on a pu reprocher à quelques-uns de nos petits journaux de n'être pas assez signés, la nouvelle feuille tient à se distinguer de ses concurrentes.

On y remarque un feuilleton décentralisateur (parbleu !) sur la fabrique lyonnaise.

De plus, *Le Lyonnais* est écrit en français, et imprimé d'une façon avouable.

C'est bien quelque chose, cela, par ce temps de camelotte typographique et littéraire.

Maintenant, un dernier mot.

Le masque qui couvre encore à cette heure le visage de plusieurs de nos adversaires nous impose, à notre grand regret, un anonymat contraire à nos goûts. Le jour où chacun avouera son œuvre, nous revendiquerons l'honneur de la nôtre, qui, du moins, ne fut inspirée ni par des rancunes personnelles ni par des jalousies mesquines. L'avenir se chargera de le démontrer.

DIOGÈNE.

TRIBOULET.

FIGARO.

Le propriétaire-gérant responsable,

B. COLLOMB.

Lyon, impr. de P. MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.